

LES LETTRES

L'Œdipe d'André Gide

par Marcel BRION.

« Œdipe » le plus important ouvrage que M. André Gide nous ait donné depuis les « Faux Monnaieurs » et dans l'ensemble même de son œuvre un de ses livres les plus explicites et les plus confidentiels. Je le rapprocherais volontiers de cet admirable « Prométhée mal enchaîné » trop peu connu, et qui est cependant une des clefs les plus utiles que nous possédions de ce caractère complexe, sinuose et à tant d'égards énigmatique qui est celui d'André Gide.

On peut diviser l'œuvre de Gide en deux séries d'ouvrages qui, par des moyens différents, parviennent en définitive au même but : les œuvres d'expression directe — comme l'« Immoraliste », « Si le grain ne meurt », « Les Caves du Vatican », qui sont à la fois des créations objectives et des confessions — et les œuvres d'expression indirecte, le « Saul », le « Prométhée mal enchaîné » et cet « Œdipe » où Gide emprunte à la fiction ses masques traditionnels.

Pourquoi, dira-t-on, faire revivre Prométhée, Saul ou Œdipe dont les figures ont été stylisées par la littérature, et ainsi fixées pour l'éternité ? Parce que ces figures, du fait même de leur stylisation, sont devenues en quelque sorte illimitées et participent de l'infini. Parce qu'elles ont dépassé le domaine des destinées individuelles pour devenir en quelque sorte des signes algébriques qu'on peut faire entrer avec une valeur constante dans n'importe quelle équation. Elles sont devenues un peu comme des formes architecturales qui ne prennent toute leur signification qu'en fonction de l'ensemble dans lequel elles sont placées. Données préalablement avec tous leurs attributs, elles favorisent toutes les interprétations parce qu'il ne reste rien en elles de vague et d'équivoque. Mais, en même temps, elles représentent d'une façon si générale les iniquités constantes de toutes les époques, que chacun peut à son gré s'y chercher, s'y reconnaître, s'y exprimer. Et quoique M. André Gide nous ait donné l'exemple d'une franchise sans réserves et sans réserves dans « Si le grain ne meurt », je persiste, en ce qui me concerne, à le retrouver beaucoup plus complètement sous les masques de Saul, d'Œdipe ou de Prométhée, que dans son autobiographie. Il n'est jamais plus difficile d'être tout à fait sincère que lorsqu'on écrit « je ». C'était ce que voulait dire Oscar Wilde lorsqu'il reprochait à Gide : « Pourquoi écrivez-vous toujours « je » ? » Et si l'on peut dire sans paradoxe que l'on n'est vraiment soi-même que lorsqu'on prend une masque — le choix du masque étant l'indice le plus révélateur que nous puissions posséder sur la personnalité d'un individu —, le fait de s'exprimer par la bouche d'un personnage fictif et autant que possible d'un personnage donné enrichit singulièrement les possibilités de l'introspection. Les formes créées par la mythologie grecque, sont particulièrement propices à cette opération de détachement, grâce à laquelle l'auteur ne se glisse pas dans la peau d'un personnage imaginaire, mais dans la statue stylisée et presque abstraite d'un héros.

L'Œdipe d'André Gide n'est pas essentiellement différent de celui de la tradition. Sans doute est-ce parce qu'il éprouve déjà quelque sympathie pour la destinée et le caractère de son personnage que l'auteur l'a choisi. Mais il n'aurait pas eu besoin de le prendre s'il n'avait rien eu à lui ajouter. Ce qu'il lui a ajouté, c'est lui-même, je veux dire tel qu'André Gide existe dans Œdipe et Œdipe dans André Gide. Si je ne souhaitais que ce grand écrivain ne nous donne encore de nombreux ouvrages, je dirais que cet Œdipe est son testament. Testament littéraire d'abord, parce que jamais son style n'a atteint autant de plénitude, d'intensité et de simplicité. Tout le livre est empreint d'une force de concentration, de dépouillement, d'approfondissement qui lui donne une extraordinaire efficacité. Testament psychologique et moral, enfin, dont on ne saurait méconnaître la noblesse et la grandeur. Tout le monde gidien est exposé ici dans sa véritable lumière et dans son juste plan. D'un côté les conformistes disciples à la tradition, aux coutumes, disciples fidèles de la religion, citoyens zélés : Tirésias, le prêtre, Créon, l'homme politique, Antigone, chez qui les qualités négatives sont transformées en vertus et sublimées en puissances actives. De l'autre, les individualistes purs, Œdipe, ses fils Étéocle et Polynice, sa fille Jémène. Jocaste est une femme, c'est-à-dire l'instinct de stabilité, de continuité, passive devant les événements. Quant au chœur, c'est la masse amorphe des médiocres, une synthèse de foule, avec sa brutalité, sa sottise, son égoïsme, sa prudence.

Rien que dans son exposition des personnages, Gide résume sa philosophie. « A toi l'initiative, la nouveauté — dit Créon. Quant à moi, le passé me lie. Je respecte la tradition, les coutumes, les lois établies. Mais ne penses-tu pas qu'il est bon dans un état, que tout cela soit représenté, et que je fais en regard de ton esprit novateur, un heureux contrepois qui te retienne d'aller trop vite, qui mette un frein à tes entreprises trop hardies, lesquelles risqueraient souvent de disloquer le corps social, si l'on ne leur opposait point cette force d'inertie et de cramponnement qui est mienne... » Et le Chœur qui incarne la voix publique, dans toute sa médiocrité et basse raison : « Nous, Chœur, qui avons pour mission de représenter l'opinion du plus grand nombre, nous nous déclarons surpris et peinés par la profession d'une individualité si farouche. Les sentiments qu'exprime Œdipe ne se supportent chez autrui que déguisés... »

Cette ironie vigoureuse et amère est encore plus évidente dans le dialogue des fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice. Les fils d'Œdipe, mais aussi les fils spirituels de Gide qui ont hérité le besoin de liberté et de lucidité absolue que leur maître leur a enseigné, mais qui n'ont pas vu la leçon de rigueur qui en était le plus fécond exemple. De cet individualisme triomphant ils n'ont retenu que l'affranchissement facile de toutes les gênes, de toutes les lois, et non cette discipline sévère de la vraie liberté, cette conquête constante sur soi qui est le privilège de l'indépendance. Et ce sont ceux qui dans le livre de Gide n'ont su trouver qu'une incitation au caprice et au dérèglement que figurent ces deux jeunes gens tout à fait « mal de siècle », et qui offrent l'image la plus exvete et la plus saisissante que l'on ait donnée de la génération post-gidienne, qui méprise les livres, mais qui s'empresse d'aller y chercher ses justifications et ses excuses. Et Gide fait dire à Œdipe en parlant d'eux : « C'est volontiers que je leur laisse, pour le malheur, une royauté non conquise et non méritée. Mais de mon exemple, ils n'ont pris que ce qui les flatte, les autorisations, la licence, laissant échapper la contrainte, le difficile et le malheur... Testament d'Œdipe, testament de Gide.

Mais en face de ces médiocrités diverses, de quel magnifique relief est sur la figure d'Œdipe lui-même ? L'individu à l'état pur, qui sur la route qui le conduisait vers les dieux auxquels il allait demander oracle, a rencontré l'acte, le meurtre de son père. Ce n'est pas un acte qui change notre route, c'est un acte ; et toute l'œuvre de Gide illustre cette pensée, si profonde et si intimement vraie. Un acte, qui a souillé ses mains de sang, qui l'a détourné du chemin des dieux pour le lancer sur la route du Sphinx, c'est-à-dire de lui-même, de l'énigme intérieure à l'individu. Une splendide et terrible logique, désarmée, a enchaîné les événements en fonction de ce premier acte et conditionné l'existence d'Œdipe, loin des dieux, loin des traditions et des coutumes, accomplie en elle-même, pour elle-même. Non pas avec l'égoïsme insouciant et fantasme d'Ismaël. Ma joie est une chose saine... ni avec l'arriérisme et la licence brutale d'Étéocle et de Polynice mais avec une sorte de diabolique harmonie. Le Démon n'est absent d'aucun des livres d'André Gide et ici il se montre sous la forme de la fausse paix, du faux bonheur, de tout ce bien-être calme construit sur l'ignorance et le mensonge. Rompre avec cette première réalisation de lui-même, telle est la seule issue qui reste à Œdipe éclairé sur ses actes, leurs conséquences, leurs malheurs, leurs enchaînements. Le geste de crever ses yeux, le départ au bras d'Antigone, c'est l'ultime courage qu'il donne à un moi rejeté, le départ vers une réalisation nouvelle, plus complète et plus pure.

Tout cela est très près de Œdipe que les tragiques grecs nous ont montrés ? Certes, mais c'est en même temps une personnalisation extrêmement vivante et actuelle, d'une portée considérable. Gide n'a pas créé un Œdipe à son usage ; l'histoire du vainqueur du Sphinx est, qu'on le veuille ou non, comme l'histoire d'Hamlet, de Faust, ou de Prométhée, l'histoire de tous les hommes. Dans cette forme rigide et conventionnelle, Gide a précipité une vie brûlante, bouillonnante, dont le dynamisme nous bouleverse et nous étreint. Le pathétique de cet Œdipe, par quel miracle le sentons-nous si près de nous, si fortement accroché à notre chair et à notre esprit ? Et de quel accent chaleureux ne sont-elles pas ces paroles d'Œdipe, que je recopie au hasard des pages et qui nous restituent tout le véritable Gide :

« Ce qui nous touche de trop près n'est jamais de conquête bien profitable. Pour se grandir il faut porter loin de soi ses regards.

« Le but... Quel peut être le but ? Il est devant nous, quel qu'il soit.

« Comprenez bien, mes petits, que chacun de nous, adolescent, rencontre au début de sa course, un monstre qui dressé devant lui telle énigme qui nous puisse empêcher d'avancer. Et bien qu'à chacun de nous, mes enfants, ce Sphinx particulier pose une question différente, persuadez-vous qu'à chacune de ses questions la réponse reste pareille : oui, qu'il n'y a une seule et même réponse à de si diverses questions ; et que cette réponse unique c'est : l'homme ; et que cet homme unique, pour un chacun de nous c'est Soi.

« C'est volontiers que je m'immoles. J'étais parvenu à ce point que je ne pouvais plus dépasser qu'en prenant élan contre moi-même... »

Car ce sont là de magnifiques et de tragiques vérités que Gide a enfermées pour nous dans le plus lumineux des symboles.

(1) Editions de la « Nouvelle Revue Française »